

Trotsky, soixante ans après.

Souvenirs

CLT, Numéro 72, décembre 2000.

Il y a soixante ans que Trotsky est tombé sous les coups d'un assassin aux ordres de Staline. Staline est mort. Quelques retraités fanatiques font discrètement déposer des fleurs sur sa tombe à Moscou. Pour Trotsky, ce sont des militants, jeunes ou vieux, pas follement nombreux, qui se réunissent dans des hommages de formes diverses,

Après Trotsky, Staline s'est efforcé de supprimer les révolutionnaires qu'il appelait « *trotskystes* ». Les derniers survivants des trotskystes russes, Khristian Rakovsky en 1941, rebelle après une capitulation, des hommes d'une nouvelle génération, l'Italien Pietro Tresso et ses compagnons, en France ont été massacrés pendant la guerre.

La machine était en marche et a continué à tuer après sa mort. Ainsi périt Wolfgang Salus, ancien secrétaire de Trotsky, en 1953, et c'est seulement par le miracle de ce qu'on appelle le hasard, que notre ami Van (Jean van Heijenoort), son collaborateur de sept années, a échappé à l'exécution décidée par Staline et Béria en 1946.

Une question se pose, très simple, incisive comme un scalpel pour comprendre la nature du cancer qui a emporté l'Union soviétique née de la Révolution d'Octobre. Pourquoi cet acharnement de Staline ? Pourquoi cette fureur de tuer, tous les tueurs — les Mercader — lâchés sur les traces des révolutionnaires ?

Pourquoi, dans leurs journaux, leurs livres, leurs interviews, staliniens ou non politiques divers, journalistes, guépéoutistes comme Georges Soria, pseudo-historiens, s'acharnent-ils depuis des décennies à tuer moralement Trotsky par des questions ou des mensonges sur « *la terreur rouge* », « *la dictature* », « *Cronstadt* ».

La réponse est aussi simple que la question. Staline, qui avait chaussé les bottes du tsar, adopté la langue de ses popes, gardé les mêmes prisonniers dans les mêmes prisons, avec de nouveaux gardiens, avait peur de la Révolution, de l'intervention consciente dans l'action de millions d'hommes, pour survivre d'abord, transformer ensuite le monde pour qu'il soit humain.

Qu'on relise les livres d'histoire sérieux, même quand ils émanent de bourgeois dévoués à leur classe. Tous reconnaissent qu'à la fin des années trente, l'humanité courait un risque immense : la « *révolution* », vaincue de peu en Espagne, risquait de se rapprocher en France, en Grande-Bretagne et dans leurs colonies, et finalement le monde entier, à travers l'incendie qui s'appelle la guerre avec son cortège de meurtres et de misère. Adolf Hitler lui-même confiait à l'ambassadeur de la France qui lui déclarait la guerre en 1939, qu'il fallait avoir peur de « *ce M Trotsky* », que son adversaire Winston Churchill considérait d'ailleurs depuis longtemps comme l'ennemi n° 1.

Contre la révolution aujourd'hui ? Bien sûr. Toutes les forces étaient bandées à cette fin, dans tous les pays capitalistes et dans l'univers stalinien. Ecraser la révolution aujourd'hui, au prix de millions de cadavres, pour qu'elle ne revienne jamais saccager leurs espoirs d'un monde concentrationnaire et rentable, c'était l'objectif essentiel de leur lutte, barrer la voie de la révolution pour l'éternité.

Il est plus difficile à quelqu'un de notre XXI^e siècle de comprendre que c'est pour des raisons analogues que les dirigeants d'aujourd'hui bannissent avec autant de sévérité la révolution qui pointe à l'horizon

que celle d'aujourd'hui et celle de demain. Toute révolution est à leurs yeux malfaisante. Toute révolution est pour eux criminelle, toute révolution engendre le crime et généralise misère et détresse. Voilà leur rengaine, celle des Erich Nolte et Stéphane Courtois, afin de tuer l'espoir jusque dans la conscience des jeunes générations.

C'est pourquoi les révolutionnaires ont un dur combat à mener sur le terrain de l'histoire. La lutte pour l'histoire, contre les mensonges des professionnels de la calomnie, du mouchardage et de la défiguration de la réalité, concerne avant tout la jeunesse et constitue un élément décisif de son combat d'aujourd'hui pour l'arme intellectuelle, révolutionnaire par excellence, qui s'appelle le marxisme.

C'est grâce à l'histoire, grâce au marxisme, qui permet l'analyse et l'interprétation des événements dans le conflit entre les classes qui sous-tend tous les autres développements, que le mot et la notion d'« *expérience* » prennent un sens, car ceux qui ne peuvent rien apprendre de l'histoire sont voués à la répéter.

L'Amérique latine est aujourd'hui un livre ouvert où l'on peut retrouver les formes sociales et politiques dédagées aux siècles précédents par l'analyse marxiste. Ce n'est pas par hasard que le peuple bolivien a appelé « *Communards* », ces militaires qui, comme ceux de 1871 en France, ont choisi contre leurs chefs et les politiciens pourris le camp des manifestants paysans le 21 janvier dernier.

A Cochabamba, contre la société capitaliste qui croyait pouvoir monopoliser l'eau qui est aussi le droit à vie, c'est un vrai soviet qui a triomphé avec la *Coordinadora* qui a mené la lutte, rejointe par les étudiants, les paysans, les fonctionnaires et finalement les soldats qui ont « *mis la crosse en l'air* » ainsi, tous ensemble ont-ils mis à genoux l'ancien dictateur Banzer.

On me permettra de dire que ce sont les leçons essentielles du marxisme, celles des alliances, de l'alliance avec la bourgeoisie qu'on appelle Front populaire et de l'alliance de tous les opprimés qui s'appelle Front unique, qui permettront de mieux tirer les leçons de la magnifique lutte des étudiants de l'UNAM de México et de comprendre que les couches socialement inférieures de la société sont les porte-drapeaux des revendications les plus avancées, y compris celles de démocratie et de libre expression des divergences.

Oui, il faut empêcher la petite bourgeoisie de trahir un combat engagé en commun, il faut l'empêcher d'être le champion, prêt à les trahir, des droits et libertés démocratiques, mais il ne faut pas lui abandonner cette revendication qui est notre drapeau à nous. Ils sont, nous disent-ils, pour la démocratie véritable ? Alors qu'ils suivent les plus nombreux et les plus pauvres, comme les révolutionnaires disaient avant même Karl Marx, et les organisations qu'ils se sont démocratiquement donnés.

Un biographe de Trotsky, Isaac Deutscher, a voulu en faire un « *prophète* ». C'est vrai qu'il a compris, avec la « *révolution permanente* », que la Russie commencerait la révolution mondiale, qu'il a prédit les résultats pour l'humanité de la victoire du nazisme en Allemagne et de la capitulation / désunion des socialistes et communistes devant lui. Il est vrai qu'il est le seul à avoir prévu la Shoah, le massacre des Juifs dans toute son ampleur.

Ces « *découvertes* », ces « *prophéties* » réalisées, n'étaient que le sous-produit d'une prophétie plus vaste sur l'avenir de l'humanité, la victoire du socialisme sur la barbarie, la victoire à l'échelle mondiale d'une nouvelle Internationale. Trotsky l'a prophétisé, mais rien ne s'est encore produit d'irréversible et l'avenir de l'humanité n'est pas encore tranché.

La jeune génération a sur les épaules une lourde charge. Elle doit en effet transmettre son héritage, changer en vie et en actualités les leçons et les études. Mais elle se doit aussi de contredire, de critiquer,

de mettre à jour, voire d'innover, de ne pas traiter en catéchisme ses leçons et ses enseignements, sa règle d'or étant le besoin de vérité et le trésor que constitue pour l'humanité la liberté nouvelle à conquérir.